COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV

COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV. Par notre envoyé spécial **MARCEL WEISS**



« *Je vous appelle à la vie, ô forces mystérieuses* » : cette invocation, placée en exergue de l**a Sonate n°5 de Scriabine**, semble défier les interprètes assez imprudents pour partager la quête mystique de son auteur. Dès l'andante cantabile de son premier Poème, **Boris Berezovsky** en tient la gageure par son jeu tout de suggestion et la délicatesse de son toucher. Les pièces suivantes de Scriabine flirtent avec une vision idéalisée de l'érotisme, symbolisée par l'accord de Tristan énoncé dans la Sonate n°4, une œuvre encore résolument heureuse, débordante d'énergie, que Berezovsky empoigne à bras le corps. Thème amplifié dans l'arachnéenne « Fragilité », la

valse évanescente de « Caresse dansée » et le tempétueux « Désir ».
D'un seul jet, la Sonate n°5, contemporaine du « Poème de l'extase », accumule les difficultés et les indications de tempo, dans un sentiment général d'urgence et de fièvre, traduit avec maestria par un interprète halluciné, dominant les pièges techniques. Celui qui se présente parfois comme un chasseur poursuivant ces proies que seraient les notes semble en improviser le cours de manière agogique et non mécanique.

Lyrique passionnément, sa vision de **la Sonate n°2 de Rachmaninov** restitue le foisonnement d'une œuvre qui rend hommage à la Russie éternelle, des carillons initiaux à l'évocation nostalgique de ses paysages. Envisagées par Rachmaninov comme de véritables compositions et non comme de simples arrangements, ses nombreuses transcriptions embrassent tous les genres musicaux. Du Prélude de la « Partita n°3 pour violon » de **Bach**, orné avec humilité, à la tendre « Berceuse » de **Tchaïkovsky**, en passant par un virevoltant Scherzo du « Songe d'une nuit d'été » de **Mendelssohn**, le limpide et tendre « Wohin ? » de la « Belle Meunière » de **Schubert** et le « Liebeslied » langoureux de **Kreisler**. Autant de moments musicaux, de prétextes d'admirer une fois de plus la dextérité et la versatilité expressive du pianiste. Sans l'extrême musicalité et la sensibilité à fleur de touche de Berezovsky, les arrangements funambulesques par **Godowsky** des études de **Chopin** déjà si exigeantes dans leur virtuosité pourraient sembler de bien mauvais goût. Nos préjugés sont balayés devant la prouesse des trois Etudes de l'opus 10, dont celle dite « Révolutionnaire » jouées de la seule main gauche.
En guise de conclusion, Boris Berezovsky nous proposa de confronter le Prélude n°2 de Gerschwin et une pièce similaire – toutes deux bâties sur une manière de basse continue – de **Scriabine… Jazzman avant l'heure ?**

_____

COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV. Par notre envoyé spécial **MARCEL WEISS** / Illustration : photo © service communication ville du Touquet Paris Plage 2019.

COMPTE-RENDU, concert. La Roque d'Anthéron, le 8 août 2019. RACHMANINOV. L. Geniusas. Varvara. Orch Tatarstan. A. Sladkosky.



COMPTE-RENDU,Concert. Festival de La Roque d'Anthéron 2019. La Roque d'Anthéron. Parc du château de Florans, le 8 Août 2019. S. RACHMANINOV. L. GENIUSAS. VARVARA. ORH DU TATARSTAN. A. SLADKOSKY. Les nuits du piano à La Roque sont toujours un événement car deux

concerts se suivent. Dans un but de jouer « tout russe », en l'honneur de **Rachmaninov**, la soirée a été organisée avec un orchestre, un chef et deux pianistes russes. L' Orchestre national symphonique du Tatarstan et son chef titulaire ont animé toute la soirée avec beaucoup d'énergie comme de puissance. Débutant le concert par le concerto le plus célèbre, le n°2, le jeune Lukas Geniusas, 29 ans, a d'emblée mis la barre très haut avec une introduction richement timbrée et un crescendo savamment organisé. Las, le chef avait décidé de lâcher toute la puissance de son orchestre, comme pour faire ses preuves. L'effet a été de noyer le soliste, sans pour autant mettre en valeur son orchestre. Il a fallu attendre le deuxième mouvement pour que le soliste et l'orchestre, sans trop d'interventions du chef, organisent un beau dialogue musical. Dommage car les sonorités de l'orchestre sont naturellement belles, il n'est pas besoin de forcer les choses.

_

Chef exacerbé, pianistes plus mesurés…
Nuit Rachmaninov solidement russe



—

Ce sont les forte trop appuyés qui dénaturent le son trop cuivré, et mettent en difficulté le soliste. Le final grâce à **l'intelligence de jeu de Lukas Geniusas** a gardé l'équilibre presque intact, trouvé dans le deuxième mouvement plus chambriste. Mais comment Alexander Sladkosky peut-il se laisser aller à hurler les phrases qu'il veut mieux entendre ? S'oublier en tapant du pied ? J'aime mieux les chefs qui savent obtenir autrement ce qu'ils souhaitent… Le jeu de **Lukas Geniusas** a dû être athlétique et les moyens pianistiques énormes. Mais sa musicalité se déploie bien d'avantage dans les échanges chambristes subtils, les phrasés amplement développés, les nuances finement amenées. Cela a pu être présent dans un deuxième mouvement qui restera un merveilleux

souvenir sous le ciel en train de s'étoiler et dans le bis, un prélude en sol de Desyatnikov, dans lequel sa fine musicalité a pu rayonner.

Le poème symphonique « **L' île des morts** » d'après le tableau de Böcklin permet à l'orchestre de briller par des qualités de timbres et d'interventions subtiles. L'orchestre a été vraiment superbe mais dans sa manière de s'adresser à l'orchestre Alexander Sladkosky a surtout adopté de la terreur et du grandiloquent. Toute une part de mystère et de rêverie a été noyée dans les forte et les phrasés appuyés. Ainsi préside une vision noire et terriblement écrasante de la mort. Ce soir cette île des morts a été île de terreur !

En deuxième partie de nuit **la pianiste russe, Varvara,** toute de grâce et de délicatesse entre en scène. Après la furie orchestrale de la première partie bien des spectateurs ont pâli pour elle. Mais la frêle apparence est bien trompeuse et la pianiste a imposé son jeu d'emblée, obtenant bien plus de musicalité de la part d' Alexander Sladkosky. Le concerto n°4 a été totalement réussi avec une précision des attaques orchestrales bien venue et un jeu pianistique d'une rare subtilité. Ce concerto à la virtuosité magnifiquement rendue avec une grande musicalité par le jeu subtil de Varvara a été un beau moment.

—



—

C’est dans la **Rhapsodie sur le thème de Paganini** que l’entente entre l’orchestre et la soliste a été musicalement parfaite. Impossible d’établir un rapport de force entre l’orchestre et la soliste dans cette subtile musique de Rachmaninov. Les variations sont rythmiquement et harmoniquement inventives et Varvara a pu développer un jeu subtil, nuancé, plein de couleurs. Les instrumentistes ont pu dialoguer librement avec elle car Alexander Sladkosky n’a pas eu d’interventions trop envahissantes. Le succès de Varvara a été magnifique et le public a obtenu deux très beaux bis de Medtner ; ils nous ont régalés du jeu subtil de cette musicienne virtuose rare.

Il semble bien plus difficile de trouver un chef, qu’un bon orchestre ou d’extraordinaires pianistes à La Roque d’Antheron

… En tout cas l’âme russe a soufflé ce soir, un peu contre les cigales, pour mettre en valeur le génie de Rachmaninov; certes il est russe d’origine mais a vécu aux États Unis et su très habilement mêler son tempérament à la musique américaine, en particulier au jazz. La Russie était à l’honneur cette année à la Roque d’ Anthéron.

–

–

_____

Compte-rendu concert. La Roque d’Anthéron. Parc du Chateau de Florans, le 8 Août 2019. Serge Rachmaninov (1873-1943) : Concerto pour piano et orchestre n° 2 en ut mineur Op.18 ; L’ile des morts Op.29 ; Concerto pour piano et orchestre n° 4 en sol mineur Op.40 ; Rhapsodie sur un thème de Paganini Op.43 ; Lukas Geniusas et Varvara, pianos ; Orchestre national du Tatarstan – Alexander Sladoksky, direction – Photos : © Christophe GREMIOT

–

_

Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev.



Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev. La saison de **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, ce n'est pas seulement des concerts assurés par la prestigieuse phalange monégasque, c'est aussi de la musique de chambre ou des récitals assurés par les plus grands solistes instrumentaux, comme Grigori Sokolov en mars, ou encore le grand chef et pianiste russe **Mikhaïl Pletnev** (cf illustration ci-contre DR). Le vendredi 26 avril, il se livrait à un récital solo entièrement consacré à l'œuvre de **Sergueï Rachmaninov**, à la Salle Garnier de Monte-Carlo, autrement intime et belle que l'Auditorium Rainier III où se produit majoritairement l'orchestre.

Dernier des grands compositeurs romantiques, encore lié au système tonal et à un style pianistique alla Chopin (pour son

aspect incandescent et passionné), Rachmaninov peint des impressions fugitives et passagères avec une grâce et un sens de la plaisanterie assez inédits. Son œuvre fait preuve d'un grand esthétisme, associé à une inspiration profondément spirituelle, parfois même dramatique. En hommage à ce même Chopin, et dans un genre où s'illustrèrent bien sûr Jean-Sébastien Bach ou encore Mendelssohn, Rachmaninov écrivit vingt-quatre préludes pour piano dont la composition s'étale entre 1892 et 1910, le style d'écriture différant beaucoup selon les pièces, même si le climat reste souvent sombre et mélancolique. Pletnev a retenu huit d'entre eux, en commençant par le célèbre opus 3 n°2. On ne peut que louer ici l'aisance technique et le contrôle dans ces Préludes – notamment dans ceux particulièrement virtuoses comme ceux de l'opus 23 n°2, 7 ou 8 ou ceux de l'opus 32 n°8 ou 12 – qui ne s'exécutent jamais au détriment de la musique. Avec des tempi plutôt amples, un savant dosage dans l'utilisation de la pédale, et une variété de couleurs dans le touché, le pianiste fait magnifiquement ressortir les mélodies sans tomber dans la sentimentalité ou le mauvais goût. Il entrecoupe les Préludes cités avec d'autres œuvres telles que l'Etude-Tableau opus 39 n°7, dont la section centrale se révèle être une sorte de marche funèbre lugubre avec effets de pluie (selon les volontés de l'auteur), et qui progresse du gris le plus morne au son chatoyant d'immatérielles cloches. On citera également la Barcarolle et l'Humoresque extraits de ses Morceaux de Salon opus 10, la première pièce étant connue pour son délicat accompagnement arpégé, et la seconde pour son caractère entraînant et plein d'allant. Notons que les différents morceaux sont joués sans que l'artiste ne fasse la moindre pause entre eux, et qu'après de brefs saluts, il entonne un seul et unique bis : le célébrissime Rêve d'amour (Liebestraum) de Franz Liszt, délivré avec une incroyable sensualité…

La saison de l'OPMC se poursuit, mais avec du répertoire symphonique, et des chefs de la trempe de Kazuki Yamada le 3

mai, Leonard Slatkin le 31 mai ou encore Domingo Hindoyan le 7 juin !

Compte-Rendu, CONCERT. Monaco, Salle Garnier, le 26 avril 2019. Récital Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev.

Rachmaninov : Symphonie n°2



ARTE, dim 10 fév 2019. RACHMANINOV : Symphonie n°2 (à 18h30, Maestro). En mi mineur opus 21, la 2è Symphonie de Rachmaninov est le retour du compositeur à l'écriture, après son échec traumatisant dû aux critiques émises à la création de sa première symphonie. Créée à Saint-Pétersbourg en mars 1897, la Première Symphonie mal dirigée par Glazounov (qu'on a dit fortement alcoolisé) suscite les vives reproches de César Cui : il n'en fallait pas davantage pour marquer le jeune Rachmaninov (24 ans) à qui tout semblait sourire… A Dresde, le jeune musicien, pourtant encouragé par Tchaikovski et qui a à son effectif plusieurs compositions plus que convaincantes (dont l'opéra Aleko, 1893) reprend goût à la création : en découlent après Aleko deux autres ouvrages fantastiques et saisissants (Le Chevalier ladre, 1906 ; Francesca da Rimini, 1904) et aussi cette nouvelle symphonie, emblème d'un équilibre enfin recouvré. En Saxe, Rachmaninov retrouve l'envie d'écrire et d'affirmer son tempérament puissant et original. Il est donc naturel que l'Orchestre de la Staatskapelle de Dresde (dont le directeur musical actuel est

Chritian Thielemann) s'intéresse à cette œuvre liée à son histoire. Le chef invité Antonio Pappano dirige les musiciens dans ce concert enregistré en 2018.



Créée en 1908 à Saint-Pétersbourg, la Symphonie n°2 est le produit d'une période féconde qui réalise aussi le poème orchestral l'île des morts et l'éblousisant Concert pour piano n°3. La n°2 est portée par un nouveau souffle, une richesse d'orchestration souvent irrésistible et une architecture qui est la plus ambitieuse des 3 symphonies finalement composées. Rachmaninov assimile et Tchaikovski (dans les couleurs), et Sibelius dans l'exigence d'une construction et d'une certaine efficacité qui inféode le développement formel.

Quatre mouvements : Largo, Allegro moderato / Allegro molto / Adagio (synthèse portée par la beauté de sa cantilène, l'épisode concilie une grande richesse polyphonique et le principe cyclique qui reprend le thème principal du premier mouvement) / Allegro vivace

---

ARTE, « Maestro » – dim 10 fév 2019 à 18h30, RACHMANINOV : Symphonie n°2. Dresden Staatskapelle

/ Staatskapelle de Dresde. Antonio Pappano, direction – film 2018, durée : 43 mn.

_____

LIRE notre dossier spécial **les opéras de Rachmaninov**
http://www.classiquenews.com/les-operas-de-rachmaninov-alenko-le-chevalier-ladre-dossier-special/

LIRE d'autres articles dédiés à Rachmaninov sur classiquenews
http://www.classiquenews.com/tag/rachmaninov/

STAATSKAPELLE DE DRESDE : Symphonie n°2 de Rachmaninov



ARTE, dim 10 fév 2019. RACHMANINOV : Symphonie n°2 (à 18h30, Maestro) En mi mineur opus 21, la 2è Symphonie de Rachmaninov est le retour du compositeur à l'écriture, après son échec traumatisant dû aux critiques émises à la création de sa première symphonie. Créée à Saint-Pétersbourg en mars 1897, la Première Symphonie mal dirigée par Glazounov (qu'on a dit fortement alcoolisé) suscite les vives reproches de César Cui : il n'en fallait pas davantage pour marquer le jeune Rachmaninov (24 ans) à qui tout semblait sourire… A Dresde, le jeune musicien, pourtant encouragé par Tchaikovski et qui a à son effectif plusieurs compositions plus que convaincantes (dont l'opéra Aleko, 1893) reprend goût à la création : en découlent après Aleko deux autres ouvrages fantastiques et saisissants (Le Chevalier ladre, 1906 ; Francesca da Rimini, 1904) et aussi cette nouvelle symphonie, emblème d'un équilibre enfin recouvré. En Saxe, Rachmaninov retrouve l'envie d'écrire et d'affirmer son tempérament puissant et original. Il est donc naturel que l'Orchestre de la Staatskapelle de Dresde (dont le directeur musical actuel est Chritian Thielemann) s'intéresse à cette œuvre liée à son histoire. Le chef invité Antonio Pappano dirige les musiciens dans ce concert enregistré en 2018.



Créée en 1908 à Saint-Pétersbourg, la Symphonie n°2 est le produit d'une période féconde qui réalise aussi le poème orchestral l'île des morts et l'éblousisant Concert pour piano n°3. La n°2 est portée par un nouveau souffle, une richesse d'orchestration souvent irrésistible et une architecture qui est la plus ambitieuse des 3 symphonies finalement composées. Rachmaninov assimile et Tchaikovski (dans les couleurs), et Sibelius dans l'exigence d'une construction et d'une certaine efficacité qui inféode le développement formel.
Quatre mouvements : Largo, Allegro moderato / Allegro molto / Adagio (synthèse portée par la beauté de sa cantilène, l'épisode concilie une grande richesse polyphonique et le principe cyclique qui reprend le thème principal du premier mouvement) / Allegro vivace

---

ARTE, « Maestro » – dim 10 fév 2019 à 18h30, RACHMANINOV : Symphonie n°2. Dresden Staatskapelle / Staatskapelle de Dresde. Antonio Pappano, direction – film 2018, durée : 43 mn.

LIRE notre dossier spécial **les opéras de Rachmaninov**
http://www.classiquenews.com/les-operas-de-rachmaninov-alenko-le-chevalier-ladre-dossier-special/

LIRE d'autres articles dédiés à Rachmaninov sur classiquenews
http://www.classiquenews.com/tag/rachmaninov/

PERLES SUR LA TOILE… Alexander MALOFEEV (FEYEV) déc 2018



SUR LA TOILE … Jeune pianiste à suivre. Le russe **Alexander Malofeev**, que sa blondeur pourrait assimiler aux jeunes héros de l'Europe du nord, saisit par sa gravité juste et pudique, malgré ses. 17 ans en décembre 2018… Son jeu a la puissance et la carrure des grands russes, capables spécifiquement d'un délié serein et calme, pourtant intense et investi ; d'une clarté naturelle et souple qui forcent l'admiration. La technique est somptueuse, lui permettant d'affirmer une belle gymnastique imaginative ; avec des phrasés intérieurs d'une sensibilité très juste, et une souplesse dans les passages les plus contrastés. Dans le Concerto n°3 de Rachmaninov, le jeune virtuose sait trouver l'équilibre entre vélocité, intériorité et lyrisme échevelé (Tchaikovsky concert hall du 30 déc 2018 – presque 70 000 vues en janvier 2019). Sans aucun doute, **Alexander Malofeev** est aujourd'hui « **Le** » **jeune talent russe à suivre**, aux côtés de ses « aînés », **Daniil Trifonov** (avec lequel il partage une même passion pour les mondes fantastiques et enchantés de Rachmaninov…), **Denis Matsuev…** nos préférés. Sans omettre le récemment distingué Dmitri Masleev

Alexander MALOFEEV / FEYEV le nouveau prodige russe du piano

Evidemment son jeune âge (17 ans), l'empêche encore de ciseler jusqu'aux moindres nuances de l'architecture d'une oeuvre à la fois colossale et intime dont les vertiges doivent éviter tout pathos et imprécisions. Il manque encore de profondeur et un rubato qui exprime le mystère, mais quelle sincérité, quelle candeur enchantée dans un jeu doué de qualités de sobriété, de finesse… A cet âge cela tient d'une intelligence rare. Sa personnalité retient l'attention. Invité comme le plus jeune pianiste à la Roque d'Anthéron en 2016 (14 ans), **Alexander Malofeev (ou Malofeyev)** a l'étoffe des plus grands car il sait cultiver une douceur ineffable, une pudeur que peut savent même aguerris, simplement énoncer. Pas de virtuosité déplacée mais l'expression d'une candeur marquée par une riche vie intérieure. C'est l'enseignement de ce concert Rachmaninov… La captation réalisée en Russie dévoile un authentique Jeune talent russe, à suivre désormais. Avec l'orchestre national des jeunes russe, dirigé par Dimitris Botinis.

_____

_____

https://www.youtube.com/watch?v=SCHg9tup9NA



_____

S.Rachmaninoff. Piano Concerto No.3 in D minor, Op.30. – 42 mn
Soloist : **Alexander Malofeev** (17 y.o. /17 ans).
Russian National Youth Symphony Orchestra.
Conductor, direction : Dimitris Botinis.
Tchaikovsky Concert Hall.
30/12/2018

С.В.Рахманинов. Концерт № 3 для фортепиано с оркестром ре минор, соч. 30.
Солист Александр Малофеев (17 лет).
Российский национальный молодежный симфонический оркестр.
Дирижер Димитрис Ботинис.
Концертный зал им.П.И.Чайковского.
30/12/2018

https://www.youtube.com/watch?v=SCHg9tup9NA

AUTRE VIDEO avec Alexander MALOFEEV : Rhapsodie sur un thème

de Paganini de Rachmaninov (Myun-Whun Chung, RAI 2017)



CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon).

CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon). Virtuose, la pianiste chinoise Yuja Wang l'est incontestablement. Dès le martial et très affirmé premier Prélude du programme (Opus 23 n°5), la vitalité et l'ancrage du jeu dans le clavier sont convicancants. Ensuite dans les deux suivants, plus flottants voire évanescents, entre l'ombre et la pénombre, les doigts peinent à suggérer, à exprimer l'inquiétude sourde qui soustend le texte. Le dernier opus 32 n°10, résolument introspectif et mélancolique, osons dire que l'interprète martèle ses forte d'une égale manière, carillonnant certes mais n'atteignant pas à cette matière sonore en incandescence, imaginée par le très inquiet Rachma, russe déraciné et toujours nostalgique de la terre natale. Le jeu perd le fil, les doigts se précipitent manquant réellement de nuances et de construction. On ne sait guère où souhaite nous mener la pianiste. **Rachmaninov** et son mystère lui échappent.



La matière plus abstraite encore de **la Sonate de Scriabine (n°10 opus 70**, plus de 11 mn), qui passe et traverse d'un univers mental et spirituel à l'autre, en une instabilité elle aussi permanente, mais plus interrogative que vraiment inquiète, manque de ductilité nuancée, de velours caressant. Tout est joué net, vif, nerveux, précis certes, mais avec linéarité trop manifeste. Pas assez de suggestion.

Evidemment le relief percussif et rythmique des **3 Ligeti** (surtout le premier « Touches bloquées »), lui va nettement mieux, car ici il n'y a pas vraiment d'enjeu expressif, mais une scansion répétitive (les glissandi miroitants de « Vertige ») qui menace l'équilibre et la structure temporelle

comme le cadre du développement formel. Mais l'expressivité toujours trop clairement démonstrative finit par …fatiguer. Dommage.

Immatérielle et elle aussi abstraite mais sans enjeu spirituel comme celle de Scriabine, **la Sonate n°8 de Prokofiev**, dès l'Andante dolce, pourtant développée, manque réellement de nuance, d'arrières plans, d'ombres. La pianiste semble y trouver un jeu pour faire briller sa digitalité experte (main gauche), mais… creuse. Déception. Ce récital à Berlin n'a pas répondu à nos attentes. Yuja Wang a-t-elle raison de poursuivre dans le répertoire russe ainsi privilégié ? On préfère nettement ce que réalise en poète et en narrateur habité voire halluciné, son confrère également chez DG Deutsche Grammophon, Daniil Trifonov, autrement plus riche, allusif, subtil.

CD, critique. YUJA WANG : The BERLIN RECITAL (1 cd DG Deutsche Grammophon).

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky)

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky). Versatile mais pas artificiel, le piano de Denis Matsuev impose avec un style irrésistible sa furia interprétative : un volcan, un dragon capable d'audace et d'intériorité. Ce programme moins éclectique qu'il n'y paraît, Rachamaninov, Stravinsky, Shchedrin en témoigne : la puissante magie du sorcier Matsuev s'y déverse et y cisèle une digitalité sûre, électrique, d'une prodigieuse assurance, combinant, expressivité et poésie.

Fluidité et virilité du Concerto n°1 de Rachmaninov : nervosité scintillante, un feu d'une rare vitalité grâce à un toucher alliant énergie et ductilité. La vélocité digitale dont est capable Denis Matsuev, ne sacrifiant jamais la finesse allusive sur l'autel de la facile virtuosité, s'impose à nous dans ce premier volet dont il sait exprimer toutes les nostalgies et les langueurs à peine tenus assumées par l'expatrié Rachma,toujours profondément tenté par le démon des gouffres lisztéens (dernière séquence du I « Vivace »).



Dans sa version tardive de 1949, le Capriccio pour piano et orchestre de Stravinsky prépare à la mécanique apocalytique de Shchedrin, par sa coupe syncopé, ses accents tragico-cyniques auxuquels Matsuev aime à ciseler mais sans dureté chaque trait incisif. Là encore, la maîtrise expressive et suggestive, la mise en place assurée par le maestro Gergiev, un partenaire fiable assurant la réussite de ses deux artistes en pleine complicité, contribuent à la grande séduction du morceau, formidable mouvement de bascule permanent entre tragique et comique ; s'y insinuent évidemment la morsure du cynisme, de l'angoisse rentrée, la peur et le visage de toutes les terreurs politiques, proches en cela de Chostakovitch. Sérieux, insouciant, fantaisiste ou profond…

tout l’art de l’insaisissable Stravinsky est magistralement exprimé. L’andante Rapsodico et ses délires néobaroques ou néoclassiques aprofondit encore la portée d’autodérision et de satire à peine voilée. Le toucher précis, contrôlé du pianiste offre au mouvement, une grandeur tendre, une coloration de sincérité (malgré les masques que le compositeur aime y user jusqu’à l’écœurement), totalement irrésistible.

Rachmaninov, Stravinsky, Shchdrine, un triptyque de la modernité russe…

Piano fauve et allusif du félin Matsuev



Le Concerto pour piano n°2 de Rodion Shchedrin (Chédrine, né en 1932) s’impose plus encore par sa carrure de l’étrange, un cycle d’atmosphères et de climats qui perturbent et déstabilisent. L’opus composé en 1966 et dédié comme l’ensemble de ses 6 Concertos à son épouse la danseuse étoile Maïa Plissetskaïa (décédée en 2015) témoigne de l’inspiration contrastée, ardente, efficace de son auteur. Morsures hallucinées, et inquiétudes finales quasi murmurées (entre désespoir et renoncement total) de « Dialogues » (I); rythmicité mécanique d’Improvisations :

allegro (très courts scherzo parfois grimaçant et sec) ; l'intériorité du compositeur s'affirme véritablement dans le dernier et troisième mouvement noté « Contrastes : Andante – allegro » où le cadre là encore resserré, fait l'inventaire d'un champs de ruines, dévasté, criant d'effrayante vérité. Le piano à la fois funambule et comme hagard de Matsuev saisit par sa juste pudeur, introspective, ténue, mesurée où des gouffres s'ouvrent sans filet, contrastant avec des séquences jazzy d'une inconscience / insouciance d'autant plus inquiétante que la dualité des deux climats paraît bien être le miroir de notre époque : déni collectif des sociétés consommatrices et violence barbare en plein expansion… tout le mouvement dernier tire sa force hypnotique du contraste né des deux styles. Shchedrin a ressenti le dérèglement profond de notre société dans un Concerto déconcertant à bien des égards. Déstabilisant mais terriblement éloquent. La musique nous tend le miroir… ce que nous voyons, grâce au pianiste en transe, relève de l'horreur absolu. Le récital, conçu tel le triptyque de la modernité russe captive du début à la fin. Le piano fauve et allusif du félin Mastuev saisit par sa précision, son mordant, sa justesse, sa maturité et sa musicalité. CLIC de classiquenews de janvier 2016.

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov (Concerto pour piano n°2, version de 1917), Stravinsky (Capriccio pour piano et orchestre, version de 1949), Shchedrin (Concerto pour piano n°2). Mariinsky Orchestra. Valery Gergiev, direction – Enregistrement réalisé en 2014 (Rachma), avril 2015 à Saint-Petersbourg, Mariinsky Theatre Concert Hall – 1 cd SACD Mariinsky MARO 587.

CD, compte rendu critique. Rachmaninov : Symphonie n°3. Valery Gergiev, novembre 2014 (1 cd LSO Live)



CD, compte rendu critique. Rachmaninov : Symphonie n°3. Valery Gergiev, novembre 2014 (1 cd LSO Live). L'opus 44 de Rachmaninov en la mineur accuse et la présence occidentale dans l'oeuvre du symphonisme, le plus ardent parmi les créateurs russes après Tchaikovski, défendant toujours une active énergie de la nostalgie dans un langage flamboyant qui l'affirme comme un immense créateur pour l'orchestre. La Symphonie n°3 combine idéalement tentation panique du repli mélancolique, voire dépressif, et esprit de conquête intérieur sur des démons personnels. Gergiev comprend parfaitement cette ambiguité inhérente à la sensibilité d'un Rachmaninov tiraillé : pulsion de vie et effondrement amer… Ecrite en 1936 aux USA, créée en novembre 1936, sous la direction de Leopold Stokowski à Philadelphie, la 3ème clame ses humeurs sombres, âpres, toujours suractive. Rachmaninov le déraciné, fait chanter avec force (particulièrement l'allegro moderato du premier mouvement) son amour pour sa patrie avec une intensité rare qui renoue avec la partition purement instrumentale antérieure (L'Île des morts de 1909), avant la grand œuvre des Danses Symphoniques de 1940.

Le raffinement de l'orchestration, incises trépidantes et toujours très actives des cordes, cors majestueux, flûtes et

hautbois dansants et insinueux, scintille avec mesure sous la baguette d'un Gergiev très scrupuleux, toujours parfaitement allant et précisément dramatique. L'Adagio exprime une douceur attendrie recueillie qui se recentre dans le chant du violon solo, avec des couleurs et accents typiquement américains (sentimentalisme… que Gergiev sait tempérer en russe qu'il est, évitant le pathos démonstratif et appuyé dans lequel trop de chefs s'embourbe).

Dans le dernier mouvement, vif, dont l'énergie chorégraphique éperdue et conquérante rappelle Borodine, Gergiev se montre très attentif à mille nuances qui écarte à qui sait les percevoir, l'étoffe du clinquant Rachmaninov de la pleine maturité américaine, d'une démonstration hollywoodienne. La mise en place très précise des pupitres (déjà parfaite dans l'intervention du contrebasson et du célesta dans le second mouvement, produit les mêmes bénéfices : Rachmaninov y semble parcourir et fouiller toutes ses émotions les plus ténues, recomposant sa propre légende personnelle avec une finesse instrumentale et une cohérence dans son déroulement qui souligne la sincérité de la construction. La pâte du LSO London Symphony Orchestra évite toute lourdeur, révélant une superbe finesse instrumentale, une sensualité ardente et souple (6'27 du 3ème mouvement) tout en marquant chaque jalon de la formidable énergie finale. Tout cela va dans le sens d'une caractérisation scintillante de l'écriture instrumentale, moins, et c'est une tendance légitime et juste, vers une approche contrastée par masses. De sorte que malgré les soubresauts rythmiques, Gergiev fait souffler une langueur noble et simplement chantante, magistralement nostalgique. En définitive, ne voudrait-il pas nous confirmer ce qui demeure le caractère le plus emblématique de Rachmaninov, son romantisme éperdu, viscéral, jusqu'au boutiste qui en fait le dernier des grands symphonistes russes tendances classiques, aux côtés des Stravinsky, Prokofiev, Chostakovitch, eux aussi bien trempés mais plus perméables à la modernité musicale.



Le patriote **Balakirev** exprime une passion explicite pour la Russie historique et éternelle dont ***Russia*** manifeste clairement l'orgueil, une certaine fierté enivrée. Le pilier du Groupe des Cinq y évoque l'histoire russe à travers les 3 volets représentatifs : paganisme, gouvernements populaires, empire moscovite, chacune correspondant à une mélodie populaire spécifique. Créée à Saint-Pétersbourg en 1864, révisée en 1887, la partition offre un véritable condensé d'inspiration russe noble, très inspirée par le folklore populaire. Malgré la grandeur épique, le chef sait construire l'ouverture sur l'intériorité, la suggestion, le raffinement là encore d'une orchestration fine et qui conclue la pièce dans un murmure. Une élégance rare, une subtilité de ton font toute la saveur de cette approche qui respire et s'enflamme sans contraintes ni effets superfétatoires. En somme, un chant musical qui sous la baguette du chef s'écoule et se déploie comme une seconde langue.

CD, compte rendu critique. Rachmaninov (1873-1943) : Symphonie n°3 opus 44, 1935-1936. Mily Balakirev (1837-1910) : Russia, seconde ouverture d'après 3 thèmes populaires russes, 1864, révision de 1907. LSO Londons SYmphony Orchestra. Valery Gergiev, direction. Enregistrement réalisé au Barbican Center de Londre en novembre 2014. 1 cd LSO Live.

Aleko et Francesca da Rimini de Rachmaninov à Nancy



Nancy. Rachmaninov : Aleko, F. Da Rimini. 6-15 février 2015. Superbe et heureuse surprise lyrique proposée par l'Opéra de Nancy : les opéras de Rachmaninov sont trop peu joués et pourtant d'un raffinement symphonique et crépusculaire, souvent saisissant. Aleko – opéra virtuose du jeune élève talentueux au Conservatoire de Moscou de 1893) et surtout le flamboyant Francesca da Rimini- composé en 1905, d'après le Vème chant de l'Enfer de Dante, dévoilent une facette méconnue de compositeur russe, son génie théâtral.

Nancy, Opéra de Lorraine
Les 6,8,10,12,15 février 2015
Calderon, Purcarete
Vinogradov, Maksutov, Sebesteyen, Gaskarova, Lifar – Gnidi, Maksutov, Vinogradov, Gaskarova, Liberman

Informations Réservations

Aleko, 1893



Aboutissement de son apprentissage au Conservatoire de Moscou, le jeune Rachmaninov doit composer un opéra d'après Pouchkine. Illivre la partition scintillante d'Aleko, d'un raffinement orchestral déjà sûr, égal des opéras les plus réussis de Tchaikovski, avec une science des transitions mélodiques et des climats, entre élégie poétique, ivresse sensuelle et vertiges amers rarement aussi bien enchaînés. En seulement 17 jours et suivant l'encouragement admiratif d'Arensky son professeur, Rachmaninov achève Alenko qui lui permet de remporter la grande médaille d'or, récompense prestigieuse qu'il récolte avec un an d'avance : c'est dire la précocité de son génie lyrique. Malgré l'enthousiasme immédiat de Tchaikovski dès la première à Moscou, Alenko sera ensuite rejeté par son auteur qui le trouvait trop italianisant.

Proche de son sujet, immersion dans le monde tziganes où la liberté fait loi, Rachmaninov inspiré par un milieu d'une sensualité farouche, à la fois sauvage et brutale mais étincelante par ses accents orientalisants, favorise tout au long des 13 numéros de l'ouvrage, une succession de danses caractérisées, énergiquement associées, de choeurs très recueillis et présents, un orchestre déjà flamboyant qui annonce celui du Chevalier Ladre de 1906. Fidèle à son sens des contrastes, le jeune auteur fait succéder amples pages symphoniques et chorales à l'atmosphérisme envoûtant et duos d'amour entre les époux, d'un abandon extatique. Parmi les pages les plus abouties qui dépasse un simple exercice scolaire, citons la Cavatine pour voix de basse (que rendit célèbre Chaliapine, d'un feu irrésistible plein d'espérance et de désir inassouvi) ou la scène du berceau. e souvenant de Boris de Moussorsgki, la scène tragique s'achève sur un

sublime chœur de compassion et de recueillement salvateur auquel répond les remords du jeune homme sur un rythme de marche grimaçante et languissante, avant que les bois ne marque la fin, à peine martelée, furtivement. La maturité dont fait preuve alors Rachmaninov est saisissante.

Synopsis

Carmen russe ? La passion rend fou… D'après Les Tziganes de Pouchkine, Alenko est un jeune homme que la vie de Bohème séduit irrésistiblement au point qu'il décide de vivre parmi les Tziganes. Surtout auprès de la belle Zemfira dont les infidélités le mène à la folie : possédé, Aleko tue la jeune femme, sirène fascinante et inaccessible, avant d'être rejeté par le clan qui l'avait accueilli. Le trame de l'action et la caractérisation des protagonistes rappelle évidemment Carmen de Bizet (1875), mais alors que le français se concentre sur le duo mezzo-soprano/ténor (Carmen, José), Rachmaninov choisit le timbre de baryton pour son héros tiraillé et bientôt meurtrier.



La figure de Francesca s'impose dans l'histoire des amants maudits magnifiques. Bien que mariée à Lanceotto, la jeune femme ne peut résister au frère de ce dernier : Paolo. La princesse de Rimini a inspiré de nombreux artistes surtout romantiques : les peintres (célèbre tableau de monsieur Ingres et de William Dyce en une claire nuit enchantée…) et les compositeurs tels Liszt (Dante Symphonie), Tchaikovski ou Ambroise Thomas sans omettre Riccardo Zandonai… La lecture qu'en offre Rachmaninov s'inscrit dans l'illustration tragique, ténébreuse, crépusculaire.

L'exceptionnel Francesca da Rimini opus 25 (1905) sur le livret de Modeste Tchaikovski, aux éclats crépusculaires … souligne combien Rachmaninov est un auteur taillé pour les atmosphères somptueusement fantastiques voire lugubres : pas d'échappée possible pour Francesca. La partition met en avant le génie symphonique de l'orchestrateur, sa capacité à saisir des ambiances sombres et mélancoliques que sous-tend cependant une réelle énergie tendre (ample et prophétique prélude, très développé). Les profils psychologiques sont remarqualement caractérisés par un orchestre océanique qui fait souffler une houle flamboyante et introspective : difficile de résister au chant de Lanceotto Malatesta (baryton) chez qui s'embrase littéralement le feu dévorant du soupçon et de la jalousie.
En dépit d'un livret assez sommaire et très schématique de Modeste Tchaikovsky, la musique comble les vides criants du texte, développe de superbes variations symphoniques sur chaque situations en conflits opposant les deux amants ivres et impuissants face au venin de plus en plus menaçant de Lanceotto. Structuré en flasback, le livret mêle présent de l'action tragique et dramatique, et passé.
Le prologue évoque le premier et le second cercle des enfers que traverse Dante conduit par Virgile (comme dans le tableau de Delacroix où les deux sont sur la barque sur un océan inquiétant…). Dante aperçoit l'âme et les fantômes errants de Paolo et Francesca…



Au premier tableau, ans la palais Malatesta, le très grand monologue de Lanceotto Malatesta, solitaire, douloureux témoin d'un amour qu'il ne peut atténuer sans le détruire, se glisse l'amertume de Rachmaninov lui-même qui compose cette partie (1900) alors qu'il vit une profonde dépression après l'échec de sa première symphonie. Conflit entre rage et impuissance tenace face au destin qui renforce sa totale frustration : Francesca qu'il aime en aime un autre : son propre frère, Paolo. Toute la thématique de la malédiction se déploie ici avec des couleurs inouïes. Contraint de partir à la guerre, Lanceotto exprime néanmoins ses soupçons et sa colère démunie. Le meurtre est évacué en quelques mesures comme si l'opéra était plutôt centré sur le ressentiment du frère trahi et écarté : Lanceotto est le vrai protagoniste de ce drame à la fois économe et fulgurant.
Dans le tableau II, en l'absence de son frère, le beau Paolo fait sa cour à Francesca en lui narrant subtilement l'histoire de Lancelot et de Guenièvre : adultère et trahison d'une force irrépressible au son de la harpe enchantée… Rachmaninov peint alors un superbe lieu d'amour enchanté : ce lieu même qu'évoque insidieusement Paolo, là où Guenièvre s'est donné au chevalier magnifique. Les deux s'embrassent quand surgit Lanceotto qui les poignarde de fureur.

L'Epilogue (avec son choeur surexpressif bouche fermée) évoque le retour de Dante conduit par Virgile hors du second cercle des Enfers. L'ouvrage s'achève ainsi dans les brumes du souvenir, de l'évocation fantomatique, comme un songe surnaturel.



CD. On ne saurait mieux conseiller la version signée il y a presque 20 ans, en 1996 par Neeme Järvi et le symphonique de Gothenburg (Decca) avec deux monstres sacrés du chant russe : le baryton ardent et noble Serguei Leiferkus (Lanceotto) et le ténor non moins hallucinant Serguei Larin dans le rôle éperdu de Paolo. Chacun éblouit dans la première et seconde partie. Il est temps de reconnaître le génie lyrique de Rachmaninov tel qu'il se dévoile dans ses pages hautement dramatiques. Certes la livret pêche mais la construction et l'intelligence musicale captivent de bout en bout : la fin précipite le drame, l'évocation des enfers de Dante offre une fresque symphonique avec chœur d'une évidente puissance poétique.